

lisant une histoire illustrée du célèbre Roland, dont il venait de faire la connaissance. avait tant admiré ce courtois paladin! Lui qui avait donné le nom de *Durandal* à son sabre, reçu aux dernières étrennes, et celui d'*Olliphant* à un petit cor de chasse, cadeau de son grand ami le maître d'hôtel! Quelle honte! Quel triste Roland il aurait fait, lui, Lionel Seyton! Ce n'était pas ainsi que le fameux Roland se conduisait envers les princesses errantes que le hasard mettait sur son passage.

« Vous serez privés de dessert toute la semaine, Edith et vous, prononça M. Darsy, dont les sentences étaient toujours sans appel.

« Je n'ai pas de chance, pensa Lionel, qui savait qu'on avait acheté des nougats, sa friandise de prédilection, et des mandarines dont il raffolait. Mais bah! ajouta-t-il philosophiquement, la pauvre Edith est, après tout, plus à plaindre que moi. Un garçon doit savoir supporter toutes les privations tandis que les filles... »

Lionel n'acheva pas sa pensée. Il venait d'apercevoir le gros chat blanc qui descendait le long d'un tuyau de zinc, avec autant de tranquillité que s'il s'agissait d'un escalier d'honneur :

« Montjoie! Saint-Denis! A la rescousse! » s'écria-t-il, en sautant comme un fou par la fenêtre ouverte du vestibule donnant sur la cour.

Ces trois mots lui venaient du livre illustré où la vie de Roland était suivie d'une histoire de la chevalerie, qui avait fait ses délices pendant quelques heures. Ainsi que l'abeille, Lionel avait l'habitude de butiner un peu partout, mais nous devons dire que son miel n'était pas de première qualité.

CHAPITRE V

TENTATIVES DE LIONEL POUR SE FORMER UNE BIBLIOTHÈQUE

Lionel aimait beaucoup les livres, mais il en possédait fort peu.

Madame Darsy, chargée habituellement de la distribution des cadeaux au jour de l'an, et à autres époques du même genre, ne questionnait pas Lionel sur ses goûts et sur ses désirs, et comme, pour sa part, elle estimait médiocrement la lecture, il ne lui venait pas à l'idée qu'un garçon turbulent pût aimer autre chose que les jeux bruyants, où son activité trouvait à se dépenser.

Lionel était donc convenablement pourvu de tambours et de trompettes, de sabres et de fusils, de chevaux de bois, et de régiments à pied et à cheval, mais la bibliothèque était encore à l'état de mythe.

Cependant, depuis quelque temps, il cherchait à s'en composer une, et lui avait destiné pour emplacement quelques rayons de son armoire au linge. La femme de charge avait été fort surprise de trouver un jour les chemises sur les mouchoirs de poche, et les chaussettes sur les chemises, pendant que les cravates et autres menus objets se dissimulaient de leur mieux dans tous les petits coins restés libres.

« Qu'était devenu le bel ordre dont elle se montrait si légitimement fière, et qu'elle était parvenue à maintenir

jusqu'à ce jour, en dépit du désordre remarquable de maître Lionel?

Elle poussa un profond soupir en voyant ses soins si infructueux, et recommença sa tâche de débâlement. Mais le lendemain les piles étaient de nouveau bouleversées, et, quand on en vint à une explication, Lionel déclara qu'il avait besoin, un besoin absolu, des quatre planches supérieures, et qu'il ne souffrirait pas qu'on les lui enlevât en faveur de son trousseau, dont il ne se souciait guère.

Comme, au fond, madame Ambroise se sentait un faible pour « ce mauvais sujet de Lionel », dont le bon cœur savait se faire jour en maintes circonstances, elle se résigna à faire l'abandon des quatre planches, et à redoubler ses piles.

« C'est moins joli à l'œil, dit-elle en signant le traité de paix, cela me donnera un peu plus de mal; mais s'il ne faut que cela pour vous contenter, je ne vous le refuserai pas. »

La cage était prête; il n'y avait plus qu'à y placer les oiseaux. A partir de ce jour, lorsque Lionel rencontra sur son chemin quelque volume dépareillé, abandonné par ses jeunes cousines, quelque livre mis en pièces par les petites, et déclaré hors d'usage, au lieu de le laisser aller, au feu ou à la hotte du chiffonnier, il le recueillit soigneusement, l'inscrivit sur son catalogue avec un numéro d'ordre, et le plaça sur les rayons de sa bibliothèque.

Il y avait, parmi ces épaves arrachées au plus imminent des naufrages, un livre que Lionel ne se lassait pas de relire: *les Marins célèbres*.

« Je serai marin! avait-il dit le jour où il n'avait fait qu'une bouchée de l'histoire de Jean Bart. Je serai marin, répétait-il le lendemain et les jours suivants, après avoir lu les hauts faits de Duquesne, Tourville, Duguay-Trouin, Suffren! ah! le beau métier! La mer d'abord, puis les combats, les mitrailleurs, les vaisseaux ennemis prisonniers ou coulés à fond, l'abordage... »

Lionel en perdait le boire et le manger! On pouvait désormais le priver de dessert, le mettre au pain sec, lui imposer les arrêts les plus vigoureux, il avait de quoi se réjouir avec les rêves de son imagination.

Le plus difficile était de se trouver pour le soir un cabinet de lecture, où l'on ne fut pas troublé par les bavardages des jeunes cousines. Impossible de songer à lire dans la chambre du baby. La lampe y était placée très-haut, de façon à ne pas exciter davantage la convoitise du baby que la lune, ou les étoiles, car cet étrange enfant aimait la lumière, comme un imprudent papillon, qui ne demande qu'à aller et brûler ses ailes.

Il fallait le voir, écartant ses petits doigts, les rapprochant lorsqu'une bougie se trouvait, par hasard, à peu près à sa portée. Toute sa physionomie exprimait alors le désir le plus véhément de s'approprier cet objet brillant, et il arrondissait sa petite bouche, avec le même empressément qu'à la vue d'une cuiller, contenant quelque sirop ou autre liquide bien sucré.

« Cet enfant est friand de lumière, » disait parfois madame Darsy, qui se répétait assez volontiers, et qui avait fini par voir dans ce goût prononcé du bien-aimé baby l'indice des destinées les plus brillantes.

Les gens d'expérience avaient beau affirmer qu'il en était